

LA FEMME DU « MOI »

STETBAY ENTRE HASARDS ET COÏNCIDENCES

Elle pourrait être une artiste de plus mais Stetbay – son nom d'emprunt – peint des sumos, ce qui lui a valu des rencontres prestigieuses que rien ne laissait supposer... Cependant, à l'écouter, il semble difficile de n'attribuer à son parcours qu'une succession de hasards et de coïncidences. Cette force tranquille cache, en fait, un déterminisme étonnamment souple et adaptable. Belle leçon de vie.



D. R.



P sychanalyse Magazine : Vous avez un parcours atypique... Comment avez-vous rencontré Jean Edern Hallier ?

Stetbay : C'était l'époque où j'étais attachée de presse. Je travaillais alors à l'envers de l'ordre habituel : les attachés de presse, normalement, sont sollicités par des personnalités diverses, qu'elles soient du milieu journalistique, du théâtre, du cinéma... En général, on vous sollicite, on vient vous chercher pour exécuter un travail donné. Moi, je m'y prenais à l'envers, c'est-à-dire que plutôt que d'attendre qu'on vienne me chercher, j'allais proposer mes services à des écrivains, des éditeurs, des acteurs ; j'organisais mes choix, mes rencontres ; c'était une démarche inverse du schéma habituel. Un jour, un peu fascinée par la personnalité de Jean Edern, je lui écris pour éventuellement faire quelque chose ensemble puis, j'oublie cette lettre... Quelque temps plus tard, j'avais rendez-vous à Paris avec un ami, écrivain et journaliste, qui devait venir me chercher à la gare de Lyon. A la gare, mon ami n'était pas là, je prends un taxi, je traverse la ville quand, tout à coup, sur le boulevard sur lequel je me trouvais, je vois Jean Edern qui gesticulait comme un fou pour héler un taxi ! Je stoppe le taxi qui fait demi-tour et on arrive à la hauteur de l'écrivain qui continuait à gesticuler ; le taxi s'arrête. Jean Edern ouvre la portière et me voit. Il reste surpris ; je le prie d'entrer et lui dis : « Je vous prête mon taxi ! » ; il me regarde un peu ahuri, me remercie, me dit qu'il est pressé, qu'il a un rendez-vous important... Il s'installe, indique la direction au chauffeur ; je lui demande s'il a reçu ma lettre... « Vous m'avez écrit ? » Je lui explique le contenu de mon courrier et il me répond : « Ah ! C'est vous, j'ai trouvé votre lettre fort sympathique. » Il était très touché par ce que je lui avais écrit ; il me répond que ça tombait bien que l'on se soit rencontrés car il ne répond jamais à ce type de courrier. « Je suis très pressé, dit-il, mais je vous donne rendez-vous, tel jour à telle heure à la Closerie des Lilas » ; voilà comment nous nous sommes rencontrés !

P. M. : Avez-vous d'autres anecdotes comme celle-ci ?

S. : J'accompagnais un ami à une interview chez un producteur. Ce producteur me demande ce que je fais, je lui réponds que je peins des sumos. « Ah ! rétorque-t-il, justement je suis en train de faire un film sur le judo, les sumos m'intéressent ; est-ce que vous feriez une exposition chez moi ? » Encore un concours de circonstances surprenant, d'autant plus que j'ai été, grâce à cela, en contact avec des personnalités importantes comme Thierry Rey, Claude Chirac puis le Président Chirac. Là aussi c'était inouï. On organise donc cette

exposition avec quelques difficultés car, pour le jour du vernissage, le producteur s'était trompé et les personnalités qui devaient être présentes ne sont pas venues. Un « bide » ! Il n'y a eu que mes amis. On aurait pu penser que c'était raté, qu'on n'avait pas atteint notre objectif mais, moi, j'étais ravie car il y avait mes proches et les gens que j'aime. Mon ami, lui, se désolait, me disait qu'il était navré... Dans la semaine qui suivit, toutes ces personnalités sont venues et, là encore, Dieu sait pourquoi, cette exposition a eu lieu huit jours avant l'anniversaire du Président Chirac. Claude Chirac vint avec Thierry Rey. Elle voulait faire un cadeau au Président qui adore les sumos et la culture japonaise. Claude Chirac choisit un tableau pour l'offrir à son père lors de son dîner d'anniversaire. David Douillet, plus tard, vint voir aussi l'exposition ; il était invité, ce soir là, à l'anniversaire du Président. Embêté, il ne savait pas ce qu'il pouvait lui offrir. Il opte pour un tableau de sumo lui aussi ! En plaisantant, je lui dis : « J'espère que ce n'est pas pour le Président parce que sa fille en a déjà acheté un. » Il reste un peu surpris et me répond : « Tant pis, ça en fera deux ! » Ainsi, le soir de son anniversaire, Monsieur Chirac a reçu les deux tableaux et a demandé à son entourage qui est ce peintre qu'il ne connaît pas... Voilà un événement inattendu, au-delà de tout ce que j'aurais pu espérer, attendre, atteindre ; c'est un véritable conte de fée...

P. M. : Ce conte de fée continue-t-il actuellement ?

S. : Oui, il continue. A la suite de cela, j'ai donc rencontré des sportifs du judo puis, il y a eu les Championnats du Monde de Judo en 1997. La Fédération Française de Judo m'a contactée,

« Je n'attends pas les miracles, je suis surprise qu'ils se produisent »

m'a demandé de peindre des judokas et de préparer une exposition pour ces championnats. Je me suis lancée, avec plaisir et à corps perdu, dans une exposition qui eut lieu, entre autres, à Neuilly. Se trouvait à Paris, à ce moment-là, toutes les fédérations internationales de judo ; il y avait des centaines de personnes. C'était un tourbillon comme je n'en avais jamais vu ! Des gens du monde entier sont venus défiler sous mes tableaux, des tableaux ont été achetés et sont partis dans les quatre coins du monde, en Corée, au Danemark, en Hollande... C'était indescriptible, j'ai même eu la visite de l'ambassadeur du Japon...

P. M. : Comment expliquez-vous ce qui vous arrive, puisque au départ, compte tenu de vos origines modestes, rien ne pouvait laisser supposer ce parcours ?

S. : C'est inexplicable, je ne sais pas sur quoi ça peut s'appuyer, reposer, je ne trouve pas, c'est miraculeux.

P. M. : Avez-vous tissé des liens, avez-vous des amitiés qui se sont développées dans ces milieux-là ou, au contraire, restez-vous très en retrait ?

S. : Parmi mes proches et mes amis, il s'est dit que j'allais

« péter les plombs », « prendre la grosse tête » et bien, pas du tout, mes racines sont trop solides ; elles reposent sur quelque chose de très profond, plus près de la terre que de certaines superficialités ou légèretés qui peuvent être éphémères dans certaines rencontres ; en fait, dans ce qui enthousiasme ou qui transporte, il peut manquer de durée et de solidité. Il faut savoir que dans ce type de rencontres qui se font où tout est merveilleux, rien ne suit, surtout dans les milieux de la politique et de l'art. Si on se laisse berné par cette espèce de mirage, on se casse la gueule. C'est éphémère, il faut profiter de l'instant mais ne pas y accorder un grand intérêt.

P.M. : Vous vous protégez de ce risque ; est-ce pour cela que ça marche ?

S. : Peut-être... C'est une explication.

P. M. : On sait que les peintres « galèrent » souvent beaucoup ; avez-vous un conseil à leur donner ?

S. : Redonner un conseil qu'un de mes professeurs m'avait lui-même donné. Il me disait qu'il fallait se faire plaisir sans chercher à plaire et prendre le risque d'être incompris ; c'est douloureux et frustrant mais il faut le prendre.

P. M. : En fait, ne pas se laisser étriquer par le regard de l'autre...

S. : Et aller jusqu'au bout de ses convictions. Curieusement, je serais presque un peintre qui n'a pas envie d'exposer, qui n'a pas envie de montrer...

P. M. : Avez-vous un projet d'exposition actuel ?

S. : J'ai deux projets : un que je souhaite soumettre au Musée Olympique de Lausanne sur la peinture sportive et un autre concernant l'art abstrait. J'ai des idées mais je n'aime pas trop en parler car j'ai toujours peur, lorsque je parle de mes idées, de ne pas les mener jusqu'au bout, de ne pas les concrétiser.

P. M. : Vous ne vendez pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué ?

S. : Non.

P. M. : C'est presque paradoxal car, lorsqu'on vous écoute, on a l'impression que vous traversez la vie comme si elle pouvait vous apporter au quotidien son lot de miracles...

S. : En fait, je n'attends pas les miracles, je suis surprise qu'ils se produisent mais je ne les attends pas...

P.M. : Picasso disait « Je ne cherche pas, je trouve »...

S. : C'est cela. En revanche, le fait de trouver me donne un enthousiasme et une énergie que je ne soupçonnais pas, avec peut-être des espérances que je ne m'accordais pas non plus dans le passé. Par exemple, depuis quelque temps, je fais de la musique, j'écris des paroles de chansons. Par contre, là et je ne sais pas pourquoi, je me dis que ça va marcher, ça c'est fou...

P. M. : A suivre ?

S. : A suivre... ■